



PORTRAIT *mode*

DES RELATIONS QUI, AU DÉBUT DES ANNÉES 1980, l'amènent à devenir l'homme-clé du Mirano Continental, une boîte de nuit culte à Bruxelles. Très à l'aise dans le monde de la nuit, il organise des événements qu'il théâtralise. « J'ai eu l'occasion de visiter le Théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles, des caves au plafond. Mon imaginaire en a été impacté. Puis j'ai vu "Titus", de Mozart. Et je suis resté cinq heures sans bouger. Pétrifié. » Le Mirano devient son laboratoire. À partir de 1986, il se rapproche de ceux qui deviendront les Six d'Anvers. Très vite, il pose pour les créateurs Dries Van Noten et Walter Van Beirendonck. Ils deviennent amis. « J'ai conduit la camionnette de Dries Van Noten d'Anvers à Florence. Parfois, je l'accompagnais jusqu'à Londres pour un Salon. On montait les décors, on peignait, on faisait tout. C'est là que je suis devenu un mixologiste. »

EN 1994, ETIENNE RUSSO FONDE VILLA EUGÉNIE, sans expérience du monde des affaires, après avoir acheté une table, une photocopieuse d'occasion, et emprunté dix chaises blanches à Dries Van Noten. « Villa Eugénie est née de et avec rien. » Il accompagne les premiers pas de nouveaux designers, dont Olivier Theyskens, puis il est sollicité par de plus grosses maisons – Hermès, Hugo Boss, Lanvin... Aujourd'hui, Villa Eugénie produit les défilés de mode parmi les plus impressionnants à Paris, Milan et New York, imprime une signature à l'identité forte. « On ne commence pas par construire. D'abord, on creuse, on tire le fil rouge. » Décors inattendus, scénographies courageuses, souvent imitées.

CE QUI EMPORTE LA DÉCISION D'ETIENNE RUSSO de collaborer avec une marque ? L'intuition qu'il apportera une valeur ajoutée. L'envie d'insuffler une dimension spectaculaire, de laisser pousser encore ses racines qui plongent dans la commedia dell'arte. Il produit alors des shows à couper le souffle, comme ces chanteurs suisses plantés sur des échasses de métal articulées, lançant à pleins poumons des mélodies traditionnelles pour Moncler à New York, en queue-de-pie matelassée. Ce soir-là, la forêt de téléphones portables dressés en l'air s'est abaissée en quelques secondes. Ce qu'il avait provoqué là ? Un moment de grâce. « Nous sommes des évolutionnaires, pas des révolutionnaires. » Un de ses grands moments d'émotion ? Il cite le cinquantième défilé de Dries Van Noten : un show sous forme de banquet, deux cent cinquante serveurs, les mannequins défilant sur la table. On creuse encore un peu, puisqu'il aime tant ça : il reconnaît qu'il conserve encore quelques fantasmagories dans ses cartons... et qu'il attend le bon show, le bon moment. Ce qui l'excite le plus dans son métier, c'est ce qu'il n'a pas encore accompli. C'est pourquoi il continue de raconter chaque défilé comme un opéra contemporain, pour créer de l'émotion brute, autour d'un événement finalement commercial. Il accorde les instruments de chaque corps de métier pour orchestrer des symphonies de coton, de vingt minutes au maximum. Avant de le quitter, on tente encore de lui soutirer des secrets de logistique. Il sourit : « If you see the trick, you lose the magic. » ■

RÊVE

DE MANIÈRE EMPIRIQUE, il devient expert de tous les métiers de la mode, se nourrit de ses échanges avec les créateurs les plus prolifiques du moment. Au début des années 1990, comme un défi et avec un budget limité, Etienne Russo s'engage à monter le premier défilé de Dries : « Je sautais de joie, j'étais mort de trouille. » Producteur de défilés, c'est un métier peu courant à l'époque. De cette opportunité extraordinaire, il montera un empire. En attendant, ce show primitif de Dries, ils l'organisent dans les sous-sols de l'hôtel Saint James Albany, sur un podium recouvert d'herbe. Sans lumière du jour, l'herbe jaunit. In extremis, ils doivent repeindre la pelouse en vert. Vingt-cinq ans plus tard, un défilé bucolique pour la saison printemps-été 2015 rend hommage à la genèse, au Grand Palais cette fois. Sur une herbe en tapis de laine précieuse tissée à la main.

LA MISSION D'ETIENNE RUSSO ? FAIRE DE CHAQUE DÉFILÉ UN SHOW UNIQUE, MI-PERFORMANCE, MI-OPÉRA, UN SPECTACLE INOÛI, UN MOMENT DE GRÂCE... RENCONTRE, BACKSTAGE, AVEC UN HOMME-ORCHESTRE BELGE QUI CARBURE À LA CRÉATION PURE ET À LA DÉMESURE.

PAR ELISABETH CLAUS

C'EST LUI, L'HOMME AFFAIRE que l'on aperçoit en bordure du podium, le prestidigitateur-agitateur, le Mandrake des défilés, qui tient chaque show du bout de son micro. Etienne Russo – à travers Villa Eugénie – produit environ soixante-dix shows par an et refuse une cinquantaine de projets. Pour être sûr de donner le meilleur. À l'énumération de ses clients, aussi prestigieux que variés – Kenzo, Miu Miu, Thom Browne, mais aussi Chanel et Fendi, pour qui la société belge assure « uniquement » la production exécutive –, on est tenté de lui demander des chiffres. Des budgets. Combien de tonnes de bois, de litres de peinture ? Combien d'hommes ? Combien d'heures ? Mais si Etienne Russo est un conteur, il refuse de compter. Avec les

ambitions d'un Peter Pan qui aurait avalé Francis Bouygues, il tisse des histoires émotionnelles, auxquelles il ajoute ses qualités d'organisation fonctionnelle, pour des maisons qui lui en donnent les moyens. Né à Namur de parents siciliens, il débute dans la restauration parce que l'école ne nourrit pas ses besoins de grandeur. Un jour, Gabriel Vasquez, ami et styliste, lui demande de « faire mannequin ». Etienne veut bien dépanner, à condition de poser avec un masque et vêtu d'une cape. Durant tout le shooting, puisqu'il n'est pas obligé de sourire, il observe. Le podium, le travail des mannequins, le maquillage. Il s'en trouve subjugué. Sa carrière de modèle durera dix ans. L'occasion de voyager beaucoup et de se créer un nouveau réseau.

PHOTOS MATHIEU RIDELLE

